

P. o. Gall. 2633¹ L E

PORTRAIT DU DUC,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par MM. JOSEPH PAIN et METZ.

*Représentée, pour la première fois, sur le théâtre
de l'Impératrice, le premier prairial an 13,
21 mai 1805.*

A P A R I S,

Chez B A R B A, Libraire, Palais du Tribunat, derrière le
Théâtre Français, n^o. 51.

AN XIII. (1805.)

PERSONNAGES.

Lé Baron de WALDENBOURG.
 CAROLINE, sa fille.
 Mlle de WALDENBOURG, sœur du
 Baron.
 GONTERSBLUM, fat allemand.
 LINDORF, officier des gardes du duc
 de Rheinau.
 M. DIENTSMAN.
 CASIMIR, français, valet de Lindorf.
 FRANTZ, } valets du Baron.
 FRÉDÉRIC, }

ACTEURS.

M. Bosset.
 Mlle. Adeline.
 Mme Légié.
 M. Clozel.
 M. Barbier.
 M. Picard aîné.
 M. Picard jeune.
 MM. Valkville.
 Edouard.

*La scène se passe en Allemagne au château de
 Waldenbourg.*

Nota. Une scène de *la Petite Ville Allemande* de Kotzbue
 a donné l'idée de cette pièce qui était faite long-tems avant
 que l'on entendit parler de l'opéra-comique intitulé : *Délie et
 Verdikan.*

Bayerische
 Staatsbibliothek
 München

6821925

L E

PORTRAIT DU DUC.

A C T E P R E M I E R.

Le théâtre représente un salon gothique, une porte de fond, deux autres latérales, celle qui est à droite du spectateur est celle du dehors, l'autre conduit à l'appartement de mademoiselle de Waldenbourg.

S C E N E P R E M I E R E.

Mlle. de WALDENBOURG, CAROLINE.

(Elles sont assises auprès d'une table sur laquelle est un vase ébréché en forme d'urne, où mademoiselle de Waldenbourg puise des médailles.)

Mlle. de WALDENBOURG.

OUI, ma nièce, je vous soutiens que cette médaille représente Titus.

C A R O L I N E.

Mais ma tante, nous n'avons pu lire l'inscription.

Mlle. de WALDENBOURG.

Et sa physionomie, mademoiselle; vois donc ce regard si doux, ce sourire plein de bonté, qui semble dire: « Un bon prince ne renvoie jamais personne mécontent. »

C A R O L I N E.

Comme vous voudrez, ma tante.

Mlle. de WALDENBOURG, *en prenant une autre.*

Celle-ci est gauloise, je le parie, et tu étais-là quand ce laboureur a heurté ce vase avec le soc de sa charrue?

C A R O L I N E.

Je me promenais près de lui.

Mlle. de WALDENBOURG.

C'est charmant. Il y a eu un camp romain dans les terres de votre père le baron de Waldenbourg; Caroline, nous irons

(4.)

demain avec les gens du château, et nous ferons retourner devant nous toute la campagne.

CAROLINE.

Ma tante, nous n'aurons pas de récolte.

Mlle. de WALDENBOURG.

Mais nous aurons des antiques, mademoiselle ; à propos, Frédéric est-il parti pour aller chercher ce savant antiquaire ?

CAROLINE.

Il ira quand il sera revenu de chez le peintre.

Mlle. de WALDENBOURG.

- Tu crois donc que j'aurai ce matin la copie du portrait de notre jeune duc ?

CAROLINE.

Le peintre vous l'a promise.

Mlle. de WALDENBOURG.

Il n'y a pas de tems à perdre, on prétend qu'il est arrivé depuis quelques jours de son tour d'Europe ; il n'a encore reçu personne... Je le conçois, il vient prendre possession des Etats de son oncle dont il a appris la mort dans ses voyages.

CAROLINE.

Il était à Naples, je crois.

Mlle. de WALDENBOURG.

A Florence, mademoiselle. Je veux me présenter à lui avec son portrait en médaillon ; ce n'est pas mal imaginé. J'ai la plus grande impatience de le connaître... On dit qu'il est beau, bien fait, qu'il a le profil de Vespasien. (*elle regarde les médailles.*) Eh, parbleu, voilà la médaille de cet Empereur ; tiens, regarde, Caroline.

CAROLINE.

Il me semble que c'est une tête de femme.

Mlle. de WALDENBOURG.

Une tête de femme, tu n'y penses pas... j'ai la même médaille dans mon antiquaire, et je vais comparer, je suis à toi dans la minute. (*elle s'éloigne et revient.*) Comment, tu ne vois pas P. O. P. *Populus*, le peuple Romain. Tu vas voir... je vais chercher la médaille, (*elle sort.*)

SCÈNE II.

CAROLINE, seule.

Je ne serai donc jamais délivrée de ces insipides médailles, puis-je être disposée à prendre intérêt à ces savantes bagatelles lorsque mon cœur est agité par l'inquiétude la plus cruelle... Ah ! Lindorf !... Lindorf !... depuis un grand mois

que je suis revenue du couvent... point de nouvelles, pas de tentatives pour vous présenter au château... Est-ce là ce que vous me promîtes lorsque vous fîtes naître dans mon âme un sentiment si doux ! (Elle tire un portrait de sa poche et le considère attentivement.)

S C E N E I I I.

CAROLINE, FRÉDÉRIC, un portrait à la main.

FRÉDÉRIC.

Le voilà, le voilà, mademoiselle.

CAROLINE, détournant son portrait.

Que dis-tu ?... Ah ! c'est toi, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Oui, mademoiselle, c'est le portrait, le peintre venait de l'achever : il m'a demandé mon avis, moi je lui ai dit qu'il était fort ressemblant.

CAROLINE.

Tu ne connais cependant pas notre jeune Duc.

FRÉDÉRIC.

Non ! mais on m'a si souvent parlé de lui que je l'ai reconnu tout de suite.

CAROLINE.

Laisse-moi, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Mademoiselle, si l'on a besoin de quelqu'un vous appellerez Frantz, car je vais chez cet antiquaire : il y a loin, quatre lieues d'Allemagne.

CAROLINE.

Va vite.

(Frédéric sort.)

S C E N E I V.

CAROLINE, seule, elle serre le portrait du Duc dans son sein.

Et vous aussi, Lindorf, vous donâtes votre portrait à votre sœur, ma meilleure amie, qui m'en fit présent à ma sortie du couvent : chaque jour je jette les yeux sur lui, il charme l'ennui de votre absence... Ah ! puissiez-vous n'avoir point oublié Caroline, puissent ces traits chéris ne pas être ceux d'un ingrat et d'un parjure ! (elle considère attentivement le portrait.)

SCENE V.

CAROLINE, Mlle. de WALDENBOURG.

Mlle. de WALDENBOURG, dans le fond.

Je ne m'étais pas trompée, c'est l'Empereur Vespasien.
(*Caroline rêveuse ne l'entend pas, mademoiselle de Waldenbourg s'approche.*) Elle ne m'entend pas. Que vois-je ! un portrait ! (*elle s'en saisit.*)

CAROLINE, à part.

O ciel !

Mlle. de WALDENBOURG.

Un portrait d'homme dans les mains de ma nièce !

CAROLINE, embarrassée.

Ma tante ?...

Mlle. de WALDENBOURG.

Répondez, mademoiselle, quel est ce portrait ?

CAROLINE, à part.

Que lui dire !

Mlle. de WALDENBOURG.

M'apprendrez-vous enfin ?...

CAROLINE.

Ma tante, c'est...

Mlle. de WALDENBOURG.

Eh ! mais... je devine... pourquoi donc te troubler ainsi...
c'est le portrait du Duc.

CAROLINE.

Vous croyez....

Mlle. de WALDENBOURG.

Le peintre est de parole.

CAROLINE.

Frédéric vient de l'apporter à l'instant.

Mlle. de WALDENBOURG.

L'uniforme des gardes ! justement, on m'a dit que c'était son costume favori, et puis ne trouves-tu pas qu'il ressemble beaucoup à son bisaïeul, dont j'ai le portrait dans mon cabinet ?

CAROLINE.

A son Bisaïeul... Oui, ma tante, c'est frappant.

Mlle. de WALDENBOURG.

Je veux le porter tout de suite.... quel doux regard !....
Cet homme-là doit avoir un cœur sensible.

CAROLINE.

Un cœur sensible ?

Mlle. de WALDENBOURG.

Il aime, j'en suis sûre, je vois dans ce visage tous les signes que Lavater indique pour marquer une grande passion, une fidélité à toute épreuve.

CAROLINE.

Que ne dit-elle la vérité !

Mlle. de WALDENBOURG.

Je me connais en physionomie. (*elle met le portrait dans sa poche.*) C'est ce qui m'a guidée dans le choix de votre futur époux.

CAROLINE.

De mon époux !

Mlle. de WALDENBOURG.

Le chevalier de Gontersblum qui est venu passer avec nous la belle saison, un jeune homme charmant, très-noble, très-riche, qui vient de rester trois mois à Paris où il a pris les grâces françaises.

CAROLINE.

Je ne lui ai vu que des ridicules.

Mlle. de WALDENBOURG.

Vous savez que le Baron, votre père, pensait depuis longtemps à ce mariage.

CAROLINE.

J'ai cru qu'il l'avait oublié.

Mlle. de WALDENBOURG.

Il le veut absolument.

CAROLINE.

Dites plutôt, ma tante, que c'est vous qui l'avez résolu. Mon père, uniquement occupé de la chasse, son amusement favori, s'en remet à vous des soins du ménage et du bonheur de sa fille.

Mlle. de WALDENBOURG.

Il me consulte, il est vrai, et il fait fort bien; mais laissons cela, et venez m'aider à mettre en ordre mes nouvelles médailles.

CAROLINE.

Je ne m'y connais pas.

Mlle. de WALDENBOURG.

Je vous instruirai.

CAROLINE.

Je suis très-mal adroite.

Mlle. de WALDENBOURG.

J'entenda votre père et M. de Gontersblum.

CAROLINE.

Ah ! ma tante, je vais avec vous. (*elles sortent.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, GONTERSBLUM.

(Ils entrent en se disputant, la Baron porte un fusil et une carnaissière, Gontersblum va s'asseoir.)

LE BARON.

En vérité, M. le chevalier de Gontersblum, il est bien ridicule de me faire quitter sitôt la chasse.

GONTERSBLUM.

Cela vous est bien aisé à dire, Baron... Vous êtes de fer, vous, et moi, et moi qui suis d'un santé très-délicate.

LE BARON.

Mais, monsieur, vous vous êtes vanté d'aimer beaucoup la chasse.

GONTERSBLUM.

C'est vrai, Baron, je l'aime de passion : mais à l'affut ou bien au filet ; la fatigue me fait mal, j'ai toujours été fils unique et mes parens m'ont élevé avec le plus grand soin.

LE BARON.

C'est-à-dire que vous avez été un enfant gâté.

GONTERSBLUM.

On ne disait cependant pas cela de moi, à Paris. Sentez-vous, mon cher, que j'ai passé trois mois dans cette ville adorable.

LE BARON.

Parbleu, si je le sais ; vous me le répétez vingt fois par jour.

GONTERSBLUM.

C'est là que j'ai achevé mon éducation, j'ai pris des leçons de genre du meilleur danseur de société, suivi des cours de chimie et de littérature, enfin j'ai fait à Paris un roman historique, des pifrouettes, de la gélatine et des calembourgs.

LE BARON.

Je vous en fais mon compliment.

GONTERSBLUM.

C'est à Paris que j'ai pris cette tournure élégante, ce goût exquis, ce suprême bon ton, qui ont fait tourner la tête à votre fille.

LE BARON.

Etes-vous sûr d'être aimé de Caroline ?

GONTERSBLUM.

La demande est singulière, je crois qu'elle a des yeux, je suis le premier homme qu'elle ait vu en sortant du couvent, et l'on doit convenir que la petite a bien débuté.

LE BARON.

Il me semble que votre présence la rend triste.

GONTERSB LUM.

Triste, non; mélancolique, Baron; symptôme d'un premier amour.

LE BARON.

D'autres fois elle rit de vos manières.

GONTERSB LUM.

Elle me trouve aimable.

LE BARON.

Au reste, arrangez-vous, monsieur, c'est ma sœur qui se mêle de votre mariage... moi je l'ai approuvé parce que vous avez trente-neuf quartiers de noblesse du côté des mâles, et vingt-quatre du côté des femmes... Vous n'êtes pas fort sur la chasse: mais je vous dresserai.

GONTERSB LUM.

Vous me formerez, voulez-vous dire... mais c'est moi au contraire qui veux vous rendre ce service, mettre ici tout à la mode parisienne; par exemple, vous avez dans votre antichambre de grands vilains bois de cerf...

LE BARON.

Vous n'êtes pas chasseur, monsieur. Ce sont des trophées de famille.

GONTERSB LUM.

Des bois de cerf!... ah! parfait d'honneur, délicieux!

LE BARON, *froidement.*

Je vous prie, monsieur le chevalier, de cesser vos plaisanteries, je suis très-prompt à m'enflammer, et je sens que je vais me mettre en colère.

GONTERSB LUM.

Pardon, cher Baron, ne vous emportez pas.

LE BARON.

Je vais voir si M. Dienstman, notre voisin, est arrivé, il doit venir dîner avec nous, et j'espère que nous chasserons ensemble.

GONTERSB LUM, *à part.*

Bon! m'en voilà débarrassé pour aujourd'hui.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Un jeune officier demande à parler à M. le Baron.

LE BARON, *donnant son fusil à Frédéric.*

Fais entrer.

(*Frédéric fait signe à Lindorf d'entrer et se retire.*)

Portrait du Duc.

B

SCENE VIII.

LINDORF, LE BARON, GONTERSBLUM.

L I N D O R F.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, M. le Baron, mais voici une lettre du général Werner, votre ancien ami.
(*Il donne la lettre au Baron.*)

L E B A R O N.

Le général Werner, je l'aime beaucoup.

G O N T E R S B L U M, à part.

Il n'est pas mal ce jeune homme.

L E B A R O N.

« Mon cher ami, M. Lindorf, officier distingué, forcé
» d'entreprendre un voyage, doit passer auprès de ton château,
» il s'est chargé de te remettre cette lettre et de me rappeler
» à ton souvenir. (*S'interrompant.*) Je ne l'ai jamais oublié ;
» comme M. Lindorf n'est pas très-pressé, je te conseille de
» le garder quelques jours, je te fais un cadeau, en te pro-
» curant sa connaissance. (*S'interrompant et regardant Lin-
dorf avec dignité.*) Ah ! monsieur n'est pas pressé « Sa con-
» naissance... Je te le donne pour un très-habile chasseur.
(*S'interrompant.*) Vous êtes chasseur, monsieur, touchez-là.
(*Il lui tend la main.*) « J'espère que tu éprouveras son talent.
(*S'interrompant.*) Dès aujourd'hui, monsieur. « Son talent...
» il a gagné vingt paris sur la chasse. (*S'interrompant.*) As-
seyez-vous donc. « Avant hier il a tué trente pièces dans la
» matinée. » Monsieur, je vous préviens que je vous garderai
long-tems.

L I N D O R F, à part.

Bon ! me voilà installé.

L E B A R O N.

« Adieu, mon ami, bois à ma santé. » J'y bois très-souvent.

L I N D O R F.

Mille remerciemens de votre obligeant accueil, j'avais la plus grande envie de me voir dans votre château ; je suis certain d'y trouver tout ce qui peut me plaire.

L E B A R O N, appelant.

Frantz ; Frantz. (*Frantz paraît.*) Un fusil à monsieur.

L I N D O R F.

Je vous prie de m'excuser aujourd'hui, je suis un peu fatigué du voyage. (*Frantz sort.*)

L E B A R O N.

Eh bien, monsieur, tenez-vous prêt demain, à la pointe du jour.

G O N T E R S B L U M .

Je vous ai la plus grande obligation ; daignez, monsieur, recevoir mes remerciemens.

L I N D O R F .

Puis-je savoir ? . . .

G O N T E R S B L U M .

Grâces à vous, le Baron va me laisser tranquille, je ne serai plus obligé de me lever de bonne heure pour courir les champs, quelque tems qu'il fasse ; il est impitoyable le cher Baron, d'honneur j'étais sur les dents, et pour me rétablir je viens de passer trois jours dans un château voisin : vous ne paraissez pas plus fort que moi ; eh bien, monsieur, je parie qu'avant vingt-quatre heures vous aurez une courbature.

L E B A R O N .

Nous verrons, nous verrons ; demain nous irons à la quête de certain cerf que monsieur m'a fait manquer.

L I N D O R F .

Je tâcherai de justifier les éloges du général Werner. . . . heureux si je puis mériter votre estime. . . et m'unir à vous par les liens. . . de l'amitié.

L E B A R O N , *à part.*

Ce jeune homme est charmant. (*haut.*) Je veux vous faire connaître à ma sœur, elle est mon aînée, femme de tête, amateur d'antiques, et savante comme une académie, ensuite à ma fille.

L I N D O R F .

A mademoiselle votre fille. . . que de bonté !

L E B A R O N .

Permettez que je vous présente M. le chevalier de Gontersblum, qui bientôt sera mon gendre.

L I N D O R F , *à part.*

Qu'entends-je ? (*haut.*) Votre gendre. . . monsieur, doit épouser. . .

G O N T E R S B L U M .

Demain, monsieur, demain.

L I N D O R F , *à part*

J'arrive à tems.

G O N T E R S B L U M , *à part.*

Cette nouvelle n'a pas l'air de lui faire grand plaisir.

L I N D O R F , *avec intention.*

Monsieur est aimé sans doute ?

G O N T E R S B L U M .

Cela ne se demande pas, monsieur.

L E B A R O N .

Et vous êtes fatigué du voyage . . . il n'y a pas moyen de chasser aujourd'hui avec vous ?

L I N D O R F.

Si vous l'exigez absolument. . .

L E B A R O N.

Non , non , je vais faire préparer votre appartement ; j'attends un de mes voisins , un bon ami... s'il était arrivé, nous aurions le tems de faire une petite course dans la forêt. Sans adieu , M. Lindorf , mon gendre va vous tenir compagnie.

G O N T E R S B L U M.

Non pas , cher Baron , à peine arrivé ce matin vous m'avez emmené à la chasse, il y a trois jours que je n'ai vu Caroline, et je suis sûr qu'elle est impatiente de me voir.

L I N D O R F , à part.

Serait-il possible !

L E B A R O N.

En ce cas je reviendrai bientôt ; je vous laisse, M. Lindorf.
(Il sort.)

G O N T E R S B L U M , à Lindorf.

Vous êtes fort aimable , sans doute , mais la veille d'un mariage...

L I N D O R F.

Je n'ai pas dessein de vous retenir.

G O N T E R S B L U M.

Puisque vous l'ordonnez , monsieur , nous nous reverrons.

S C E N E I X.

L I N D O R F , peu après C A S I M I R.

L I N D O R F.

Comment empêcher ce mariage ? quelle ruse employer ? et Caroline... serait-ce de son aveu , l'air suffisant de ce Gontersblum... L'ingrate m'aura peut-être oublié , et ce valet français que j'ai depuis peu de tems à mon service , et qui ne vient pas à mon secours... Ah ! te voilà.

C A S I M I R.

Eh bien , monsieur , comment vous a-t-on reçu ?

L I N D O R F.

Fort bien , et je suis au désespoir.

C A S I M I R.

Ceci demande un commentaire.

L I N D O R F.

Il y a un certain Gontersblum qui épouse Caroline.

C A S I M I R.

Je gage que c'est lui que je viens de rencontrer et qui m'a demandé si j'avais vu mademoiselle Caroline . . . Un grand brun...

L I N D O R F.

C'est cela.

C A S I M I R.

Quand doit-il épouser ?

L I N D O R F.

Demain.

C A S I M I R.

Nous n'avons pas mal fait d'arriver aujourd'hui.

L I N D O R F.

Mon cher Casimir, je t'ai donné ma confiance, tu m'as promis ton adresse, voilà le moment de soutenir ta réputation, et de mériter ma reconnaissance et ma bourse.

C A S I M I R.

Ah ! monsieur, si vous m'avanciez la dernière.

L I N D O R F, *lui jetant sa bourse.*

Soit.

C A S I M I R.

Vive un maître allemand ! en France, on promet, en Allemagne, on paye d'avance.

L I N D O R F.

Voyons, que prétends-tu faire pour moi ?

C A S I M I R.

Monsieur, je vous demande le tems d'y rêver, et de connaître mes personnages.

L I N D O R F.

Bourreau ! c'est demain qu'on la marie.

C A S I M I R.

Si M. Dienstman, votre oncle, que je n'ai pas encore vû, mais que vous m'avez peint comme un bon homme, demandait pour vous la main de Caroline.

L I N D O R F.

Oui : mais j'ignore s'il connaît le Baron ; d'ailleurs je t'avouerai qu'il y a près de six mois que je ne l'ai vû.

C A S I M I R.

Ne m'avez-vous pas montré son château sur la route ?

L I N D O R F.

Près d'ici ; mais je ne crois pas qu'il l'habite... le meilleur moyen serait peut-être de me déclarer franchement au Baron : j'ai de la naissance, un grade, d'assez belles espérances...

C A S I M I R.

Oui, monsieur, il faut dire au père : monsieur le Baron, vous avez promis votre fille, le mariage est arrêté pour demain, mais je l'aime, congédiez le futur, et donnez-moi votre fille aujourd'hui : il vous la donnera sur-le-champ.

L I N D O R F.

Tu as raison, cela ne vaut rien ; d'ailleurs, Caroline, accepte peut-être l'époux qu'on lui destine ?

C A S I M I R .

Vous croiriez...

L I N D O R F .

Je ne sais , mais le futur est bien avantageux .

C A S I M I R .

C'est la mode aujourd'hui... Mais , voici mademoiselle Caroline .

L I N D O R F .

Laisse-moi , et va voir si notre appartement est prêt .

C A S I M I R , à part en sortant .

Allons rêver aux moyens de servir un maître si généreux .

S C E N E X .

L I N D O R F , C A R O L I N E .

C A R O L I N E .

Mon père vient de m'apprendre votre arrivée , Lindorf , je n'espérais plus vous voir... vous m'aviez promis de vous présenter plutôt .

L I N D O R F .

Je viens , mademoiselle , assister à votre mariage , je serai invité sans doute à la nôce .

C A R O L I N E .

Quoi ! vous savez déjà...

L I N D O R F .

Oui , déjà , l'on m'a dit même que vous étiez impatiente de conclure .

C A R O L I N E .

Comment , lorsque j'ai des reproches à vous faire sur votre oubli , c'est vous qui osez m'en adresser...

L I N D O R F .

Vous n'aimez donc pas Gontersblum ?

C A R O L I N E .

Vous mériteriez bien que je l'aimasse .

L I N D O R F , à part .

Chut , le voici .

S C E N E X I .

L E S P R É C É D E N S , G O N T E R S B L U M .

G O N T E R S B L U M .

Enfin je vous trouve ma belle future .

C A R O L I N E .

Vous paraissez tout essoufflé , monsieur ?

G O N T E R S B L U M .

C'est que j'ai parcouru tout le château pour vous chercher ; vous connaissez mon impatience.

C A R O L I N E , *jetant à la dérobée des coups-d'œil à Lindorf.*

Je connais des gens qui parlent de leur impatience, et qui cependant prennent plaisir à prolonger leur absence.

G O N T E R S B L U M .

D'honneur le reproche est tout aimable.

L I N D O R F , *imitant Caroline.*

Sans doute des obstacles insurmontables ont empêché l'amant de se rendre plutôt près de celle qu'il aime.

G O N T E R S B L U M , *à part.*

Comment, il parle pour moi. (*haut.*) Oui, des obstacles... on m'a gardé trois jours ; on m'a fait reposer des fatigues que monsieur votre père m'avait causées avec sa maudite chasse.

C A R O L I N E , *de même.*

Du moins on écrit.

L I N D O R F , *de même.*

Peut-être a-t-on observé la défense que vous aviez faite d'écrire.

G O N T E R S B L U M .

Vous avez deviné, monsieur, mademoiselle n'a jamais voulu recevoir mes billets doux.

C A R O L I N E , *de même.*

Mais rien ne peut excuser un amant d'avoir soupçonné sa maîtresse.

L I N D O R F , *de même.*

De faux rapports, la fatuité d'un original ont pu l'égarer.

G O N T E R S B L U M .

Je ne vous entends plus, que voulez vous donc dire, des soupçons... moi... dieu m'en garde ! la jalousie est une passion trop bourgeoise. On n'est plus jaloux à Paris.

C A R O L I N E , *de même.*

Ainsi vous croyez que je suis toujours aimée ?

L I N D O R F , *de même.*

J'oserais le jurer.

G O N T E R S B L U M .

Trop honnête, en vérité.

C A R O L I N E , *de même.*

Me voilà rassurée, et je commence à croire que mon bonheur ne sera point une chimère.

L I N D O R F , *de même.*

Je suis sûr qu'on ne négligera rien pour que vous soyez heureuse.

G O N T E R S B L U M .

Non, mademoiselle, je ne négligerai rien. (*à Lindorf.*)

Mille remerciemens de la chaleur avec laquelle vous prenez mon parti.

L I N D O R F.

Ah ! monsieur , je me mets à votre place.

G O N T E R S B L U M.

Comme on se trompe ! en vous voyant arriver , je croyais que vous étiez un amant , mais ce que vous venez de faire pour moi...

L I N D O R F.

Monsieur , ce n'est rien encore auprès de ce que j'ai envie d'entreprendre.

S C E N E X I I.

L E S P R É C É D E N S , L E B A R O N.

L E B A R O N.

M. Lindorf , j'espère que vous serez content de l'appartement que je vous ai fait préparer , vos croisées donnent sur la forêt , je veux qu'à votre réveil , vos regards tombent sur notre champ de bataille.

G O N T E R S B L U M.

Cette forêt là peut compter , on n'en voit jamais la fin.

L E B A R O N.

Puisque vous êtes fatigué du voyage , vous êtes le maître de prendre du repos.

L I N D O R F.

Mille grâces , monsieur , je me sens beaucoup mieux maintenant ; je vais cependant profiter de votre permission. (*Il sort et salue en passant mademoiselle de Waldenbourg qui entre.*)

S C E N E X I I I.

L E B A R O N , G O N T E R S B L U M , Mademoiselle de
W A L D E N B O U R G , C A R O L I N E.

Mlle. de W A L D E N B O U R G , après être restée quelques momens en extase.

Ah ! mon dieu , est-ce un songe ! (*Tirant de sa poche le portrait de Lindorf.*) Non ! je ne me trompe pas... c'est lui-même... Oh ! quel événement... Mon frère , Caroline , M. de Gontersblum.

L E B A R O N.

Eh bien , ma sœur , qu'y a-t-il ?

Mlle. de WALDENBOURG.
C'est lui , je l'ai reconnu.

LE BARON.

Qui avez-vous reconnu ?

CAROLINE , *à part.*

Gare à la ressemblance.

Mlle. de WALDENBOURG.

Caroline , comment tu ne t'es pas aperçue...

CAROLINE.

Si fait , ma tante , un faux air...

GONTERSBLUM.

Pourriez-vous nous expliquer?...
- Mlle. de WALDENBOURG.

Je ne reviens pas de ma surprise ; mon frère , reconnaissez-vous ce portrait ?

LE BARON.

C'est notre étranger.

GONTERSBLUM , *regardant par-dessus l'épaule du Baron.*

C'est lui-même.

Mlle. de WALDENBOURG.

Fort bien ; mais savez-vous qui est notre étranger ?

LE BARON.

Un jeune officier , ami du général Werner.

Mlle. de WALDENBOURG.

Et vous , M. de Gontersblum ?

GONTERSBLUM.

Je crois qu'il s'appelle M. Lindorf.

Mlle. de WALDENBOURG.

Oui , un officier.... M. Lindorf... Vous n'y êtes pas. Apprenez que c'est le duc de Rheinau.

LE BARON.

Le Duc !

GONTERSBLUM.

Le Duc !

CAROLINE , *à part.*

Nous y voilà.

Mlle. de WALDENBOURG.

Oui : le Duc , notre jeune souverain.

GONTERSBLUM.

Pas possible !

LE BARON.

Que nous dites-vous là , ma sœur.

Mlle. de WALDENBOURG.

Demandez à Caroline.

CAROLINE.

Ma tante , vous savez que Frédéric a apporté le portrait.
Portrait du Duc. C

Mlle. de WALDENBOURG.

Oui, mon frère, la copie du Portrait du Duc que j'ai fait faire secrètement pour le porter en médaillon le jour de notre présentation.

G O N T E R S B L U M.

Mais le nom de Lindorf ?

Mlle. de WALDENBOURG.

Nom supposé.

L E B A R O N.

Cet uniforme ?

Mlle. de WALDENBOURG.

Il voyage incognito.

L E B A R O N.

Incognito ! c'est peut-être cela.

Mlle. de WALDENBOURG.

Quel honneur pour nous !

L E B A R O N.

Quel aventure !

Mlle. de WALDENBOURG.

Je lui montrerai mon cabinet de médailles.

L E B A R O N.

Je lui donnerai le divertissement d'une chasse aux flambeaux.

G O N T E R S B L U M.

Il a vu Paris dans ses voyages, nous en parlerons.

C A R O L I N E, *à part.*

Il m'est impossible de les détromper.

G O N T E R S B L U M.

Mais quel motif l'amène chez M. le Baron ?

Mlle. de WALDENBOURG, *tirant le Baron et Gontersblum à l'écart.*

Serait-il amoureux de Caroline ?

G O N T E R S B L U M, *bas à mademoiselle de Waldenbourg et au Baron.*

Rassurez-vous, j'ai la preuve qu'il ne l'est pas.

Mlle. de WALDENBOURG.

On lui aura fait l'éloge de mes antiques.

L E B A R O N.

On lui aura vanté ma meute.

G O N T E R S B L U M.

Il veut mettre ses Etats à la mode française, et on lui aura parlé de moi.

Mlle. de WALDENBOURG.

Il faut lui rendre tous les honneurs.

G O N T E R S B L U M.

Lui faire une belle harangue.

LE BARON.

Mettre tous mes piqueurs sous les armes.

Mlle. de WALDENBOURG.

Illumination générale ce soir,

GONTERSBLUM.

Ne pourrions-nous pas lui donner un concert ?

LE BARON.

Je n'aime point la musique, je propose un feu d'artifice.

Mlle. de WALDENBOURG.

Je suis pour le concert...

LE BARON.

Mais, ma sœur...

Mlle. de WALDENBOURG.

Je le veux, mon frère.

LE BARON.

Il n'y a pas ici de musicien.

Mlle. de WALDENBOURG.

Nous en trouverons; d'ailleurs, M. Dienstman joue fort bien du basson.

LE BARON.

Mais ce maudit homme n'arrive pas.

GONTERSBLUM.

Eh! là, là, point de dispute; allons dans le cabinet de mademoiselle de Waldenbourg, et là, en petit comité, nous arrêterons le plan de la fête.

Mlle. de WALDENBOURG.

Bien pensé; venez avec nous, Caroline, je vous permettrai de nous donner votre avis. Ah! mon frère, nous serions-nous attendus à recevoir une aussi belle visite!

(Le Baron donne la main à sa sœur, Gontersblum à Caroline.)

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

CASIMIR, *seul, parlant à Lindorf, qui est censé derrière la porte.*

U N peu de patience, monsieur, et cela viendra, je vous le promets. (*s'avançant.*) Ah ! mon dieu, comme mon maître est pressé ! il est vif en amour comme un français... il me semble cependant que nous n'avons pas perdu de tems, à peine est-il introduit dans le château, à peine ai-je fait un tour à l'office ; occupons-nous pourtant de son mariage, et gagnons l'argent qu'il m'a donné d'avance. Il s'agit donc d'un intrigue d'amour ; en France on se sert d'un valet, d'une duègne en Espagne, en Turquie d'un marchand d'esclave, ou bien d'une espèce... Mais en Allemagne... J'ai mal fait de ne pas étudier les mœurs des Germains... N'importe, saisir l'occasion lorsqu'elle se présente, la faire naître si elle est paresseuse, brusquer l'évènement, profiter du hasard, c'est le moyen de réussir dans tous les pays du monde, c'est la recette universelle.

S C E N E I I I.

LE BARON, mademoiselle de WALDENBOURG,
GONTERSBLUM, CASIMIR.

Mlle. de WALDENBOURG.

Ainsi donc, il y aura concert, et je vous accorde le feu d'artifice.

G O N T E R S B L U M.

J'ai eu quelque peine à vous mettre d'accord...

LE BARON, *bas aux autres, apercevant Casimir.*

Voilà celui qui accompagne le Duc... c'est sans doute un homme de confiance, il faut lui faire politesse. (*Il salue Casimir.*)

C A S I M I R, *saluant.*

Mille pardons, M. le Baron, de ne vous avoir pas aperçu plutôt.

Mlle. de WALDENBOURG.

Nous vous faisons excusé de vous avoir interrompu.

CASIMIR.

Mademoiselle, vous plaisantez sans doute. (*à part.*) Que d'honnêtetés !

GONTERSBLOUM.

Vous rêviez peut-être à quelques ordres que vous venez de recevoir ?

CASIMIR.

Je vous l'avouerai.

LEBARON.

Une commission délicate ?

CASIMIR.

Ma foi, vous l'avez dit.

Mlle. de WALDENBOURG.

Si nous pouvions vous être utiles...

GONTERSBLOUM.

Disposez de nous, M. Casimir.

LEBARON.

Nous sommes tout dévoués à votre maître.

Mlle. de WALDENBOURG.

Et nous avons pour vous la plus haute considération.

CASIMIR.

Vous êtes bien bons. (*à part.*) Se moque-t-on de moi ?

GONTERSBLOUM.

M. Casimir, nous vous avons deviné.

Mlle. de WALDENBOURG.

C'est moi qui ai reconnu votre maître.

CASIMIR, *à part.*

Nous sommes perdus.

LEBARON.

Ce n'est pas avec nous qu'il faut dissimuler.

CASIMIR, *à part.*

Ils savent l'amour de Lindorf.

GONTERSBLOUM.

Nous espérons que vous voudrez bien nous avouer...

Mlle. de WALDENBOURG.

Oui, monsieur, abjurez un vain déguisement.

CASIMIR, *se jetant à genoux.*

Ah ! monsieur le Baron, épargnez un fidèle serviteur.

LEBARON, *le relevant avec empressement.*

Que faites-vous, monsieur, rassurez-vous, nous ne vous trahirons pas.

Mlle. de WALDENBOURG.

Nous respectons trop votre maître...

CASIMIR.

Vous respectez...

G O N T E R S B L U M .

Nous ne faisons que notre devoir.

C A S I M I R , *à part.*

Je m'y perds.

L E B A R O N .

Son altesse le Duc de Rheinau sera contente de notre discrétion.

C A S I M I R .

Le duc de Rheinau est ici ?

Mlle. de W A L D E N B O U R G .

Qui le sait mieux que vous ?

G O N T E R S B L U M .

Allons, monsieur, cessez de feindre.

C A S I M I R , *à part.*

Il y a du quiproquo.

L E B A R O N .

Nous avons reconnu votre auguste maître, et trop heureux qu'il ait bien voulu nous honorer de sa visite, nous sommes prêts à lui rendre, ainsi qu'à vous, les honneurs qui vous sont dûs.

C A S I M I R .

De grâce, M. le Baron, cessez de vous égayer à nos dépens, je n'ai pas l'avantage de servir le Duc... mon maître est M. Lindorf...

Mlle. de W A L D E N B O U R G .

Nous savons que c'est le nom que son altesse s'est donné en venant dans notre château.

C A S I M I R .

Ah ! c'est M. Lindorf que vous prenez pour le Duc !

G O N T E R S B L U M , *à part.*

Comme les courtisans savent dissimuler !

C A S I M I R , *à part.*

La singulière méprise !... Ah ! mal avisé que je suis, mon maître peut tirer parti de l'erreur.

L E B A R O N , *bas aux autres.*

Il se consulte.

C A S I M I R , *à part.*Sa maudite délicatesse nous donnera de l'embarras ; n'importe, j'accepte pour lui. (*haut.*) M. le Baron, et vous, mademoiselle, vous êtes bien sûrs de votre fait ?

Mlle. de W A L D E N B O U R G .

Vous ne pouvez douter de notre pénétration.

C A S I M I R .

Je vois qu'il est inutile de résister plus long-tems, au moins je vous conjure de déclarer que ce n'est pas moi qui vous ai fait cette confidence.

G O N T E R S B L U M .

Nous sommes discrets.

C A S I M I R .

Que c'est vous qui m'avez forcé à convenir de la chose.

Mlle. de W A L D E N B O U R G .

Ne craignez rien.

C A S I M I R .

En tems et lieu, j'aurai besoin de votre témoignage.

L E B A R O N .

Nous rendrons hommage à la vérité.

C A S I M I R .

Maintenant, je dois vous prévenir que mon maître ne voulait pas être connu tout de suite pour ce qu'il est, qu'il comptait user de certains ménagemens et qu'il est homme à protester qu'il n'est pas le Duc.

G O N T E R S B L U M .

Nous nous y attendons.

Mlle. de W A L D E N B O U R G .

Il fera comme vous.

C A S I M I R .

Oui, je crois qu'il sera tout aussi étonné que je l'ai été.

G O N T E R S B L U M .

Monsieur, y aurait-il de l'inconvenance à vous demander le motif de cet incognito?

C A S I M I R .

Monsieur, permettez-moi de vous dire...

G O N T E R S B L U M .

Pardon, pardon, monsieur.

Mlle. de W A L D E N B O U R G .

Rien n'est si blâmable que la curiosité... Monsieur Casimir est-ce une affaire d'Etat?

C A S I M I R .

Mademoiselle, souffrez que...

L E B A R O N .

Ma sœur, vous gênez monsieur par une question indiscrete... M. Casimir, moi qui suis le maître du château, vous pouvez me confier.

C A S I M I R , *tirant le Baron à l'écart.*

Je n'ai rien de caché pour vous. Ah! M. le Baron, vous ne devinez pas.

L E B A R O N , *bas à Casimir.*

Monsieur, je ne devine jamais rien.

C A S I M I R , *de même.*

Vous avez une fille.

L E B A R O N .

Eh bien ?

GONTERSBLUM , *bas à mademoiselle de Waldenbourg.*
Je crois qu'il le dit au Baron.

Mlle. de WALDENBOURG.
En ce cas je le saurai.

GONTERSBLUM , *de même.*
Et vous me le direz ensuite.

LEBARON , *de même.*
Mais , M. Casimir , il ne l'a jamais vue.

CASIMIR , *de même.*
Il a beaucoup entendu parler d'elle.

LEBARON , *de même.*
Serait-il possible ? quel honneur pour ma famille ! mais je suis engagé avec M. de Gontersblum.

CASIMIR , *de même.*
Ah ! M. le Baron , un Duc !

LEBARON , *de même.*
Et ma parole ?

CASIMIR , *de même.*
Oui , me disait-il tout à l'heure , je refuserai , pour Caroline , les Princesses que l'on veut me faire épouser ; d'ailleurs , sa famille est presque aussi ancienne que la mienne.

LEBARON , *élevant la voix.*
Corbleu ! dans le tournois que donna l'empereur Barbe-rousse , en 1125 , il y eut un Othon Balthazar de Waldenbourg qui remporta le prix.

CASIMIR.
C'est ce qu'il m'a dit ; il a lu l'histoire.

LEBARON , *à mi-voix bas à Casimir.*
Allons , j'écarterai Gontersblum.

GONTERSBLUM , *de même.*
Ils m'ont regardé , je crois qu'il parlent de moi.

LEBARON.
Monsieur vient de me confier des choses très-importantes que je ne puis encore révéler.

CASIMIR.
Voici mon maître. (*à part.*) Si je pouvais le prévenir.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS , LINDORF.

LEBARON , *allant au-devant de lui.*
Monseigneur , nous attendions avec impatience le moment de vous présenter nos respects.

Mlle. de WALDENBOURG.
Votre altesse est-elle remise de la fatigue du voyage ?

L I N D O R F.

Votre altessè !...

G O N T E R S B L U M.

Cessez de feindre , monseigneur , vous êtes reconnu.

L I N D O R F , *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie ?

C A S I M I R , *bas à Lindorf.*

Avouez , monsieur , je vous conterai la chose.

L E B A R O N , *désignant Casimir.*

Monsieur nous avait bien prévenus que vous ne voudriez pas en convenir.

L I N D O R F.

Ah ! c'est un tour que me joue M. Casimir.

C A S I M I R.

Non , Monseigneur , cela ne vient pas de moi. (*bas.*)
Avouez , monsieur.

Mlle. de W A L D E N B O U R G.

Que votre altesse ne l'accuse pas ; nous avons eu de la peine à le lui faire avouer.

L I N D O R F.

Votre altesse... Monseigneur... Je ne croyais pas , M. le Baron , qu'il fallut servir de jouet à votre maison pour payer l'hospitalité que vous avez bien voulu m'y donner !

G O N T E R S B L U M , *à part.*

Nos princes Allemands sont bien bizarres.

L E B A R O N.

Nous plaisanter , Monseigneur... Oserions - nous jamais le faire à votre égard.

L I N D O R F.

Mais enfin , pour qui me prenez-vous ?

G O N T E R S B L U M.

Le duc de Rheinau oublierait-il son nom ?

L I N D O R F.

Ah ! je suis le duc de Rheinau.

C A S I M I R.

Monseigneur a quelquefois des distraction. (*Il lui fait des signes.*)

L I N D O R F.

Comment !

L E B A R O N , *se croisant les bras.*

Nous attendons avec patience et soumission qu'il vous plaise d'avouer ce que vous êtes.

L I N D O R F.

Je suis Charles Lindorf , aide-de-champ du général Werner.

L E B A R O N , *bas à Casimir.*

Votre maître est bien obstiné.

Portrait du Duc.

D

C A S I M I R, *bas au Baron.*

Je vous l'avais prédit.

Mlle. de WALDENBOURG, *s'approchant de Lindorf et lui montrant un médaillon pendu à son col.*

L I N D O R F.

Mon portrait l'par quel hasard...

C A S I M I R, *à part.*

Son portrait !

L E B A R O N.

Ah ! vous le reconnaissez !

S C E N E I V.

L E S P R É C É D E N S, C A R O L I N E.

Mlle. de WALDENBOURG.

Approchez, ma nièce.

L I N D O R F.

J'espère que mademoiselle ne partage pas à mon égard l'erreur de ses parens, et qu'elle ne me croira pas le duc de Rheinau.

C A R O L I N E.

Monseigneur, il m'est impossible de ne pas vous donner ce titre.

L I N D O R F.

Et vous aussi, mademoiselle... (*à part.*) Quel mystère !

C A S I M I R, *à part.*

La nièce est du complot.

G O N T E R S B L U M.

Il me semble qu'il n'y a plus d'incognito, et que nous sommes tous d'accord.

L I N D O R F.

Puisque vous voulez absolument que je sois le duc, permettez-moi de faire usage de mon autorité, en vous priant de me laisser seul avec Casimir.

L E B A R O N.

Vous allez être obéi.

Mlle de WALDENBOURG.

Nous vous laissons, Monseigneur. (*ils font une fausse sortie.*)

L E B A R O N, *revenant à Casimir.*

Je demanderai à son altesse l'inspection générale de ses chasses.

C A S I M I R.

Vous l'aurez.

Mlle. de WALDENBOURG, *revenant.*

Je prierai son altesse de remarquer que c'est par attachement pour sa personne que j'ai fait faire son portrait.

LINDORF, *d part.*

Elle l'a fait faire !

GONTERSBLUM, *revenant.*

Monseigneur, puisque mon heureuse étoile vous a conduit en ces lieux, je vous demanderai un moment d'entretien dans lequel je vous développerai certains projets pour l'embellissement de vos Etats. *(il le salue profondément et va joindre le Baron, mademoiselle de Waldenbourg et Caroline, qui sont au fond, ils sortent tous quatre, Caroline la dernière en fixant Lindorf.*

SCENE V.

LINDORF, CASIMIR.

LINDORF.

Dis moi, maintenant ce que signifie cette extravagance.

CASIMIR.

Monsieur, je n'en sais rien.

LINDORF.

Qui a pu leur donner une pareille idée ?

CASIMIR.

Ce n'est pas moi. Je rêvais ici tout-à-l'heure au moyen de faire réussir votre mariage, lorsque je me suis réveillé environné de tous ces honnêtes gens qui me saluaient, j'ai cru qu'on se moquait de moi, ils vous ont nommé le duc de Rheinau, j'ai soutenu que vous étiez M. Lindorf; ils n'en ont pas voulu démordre, moi, sans trop savoir à quoi cela nous mènerait, soupçonnant pourtant que c'était un moyen de vous faire bien venir dans le château, j'ai dit comme eux, j'ai confié au Baron votre amour pour sa fille, et je lui ai fait promettre d'écouter votre rival Gontersblum, voilà l'abrégé de ma conduite.

LINDORF.

Comment mon portrait se trouve-t-il dans les mains de mademoiselle de Waldenbourg ?

CASIMIR.

Elle prétend qu'elle l'a fait faire.

LINDORF.

Point du tout; c'est celui que j'ai donné à ma sœur lorsqu'elle est entrée au couvent. Je l'ai reconnu.

CASIMIR.

Et la nièce, qui, sans hésiter, vous appelle Monseigneur !

L I N D O R F.

Caroline serait-elle l'auteur du quiproquo !

C A S I M I R.

Monsieur, la voici qui vient nous donner le mot de l'énigme.

S C E N E V I.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE, *entrant avec précaution.*

C A R O L I N E.

Ah ! Lindorf, vous devez être bien étonné de ce qui vient de se passer, seule je puis vous expliquer ce mystère et je vais me punir de mon inconséquence par la franchise de mon aveu.

L I N D O R F.

Que dites vous, Caroline ! Casimir. (*Il lui fait signe de s'éloigner. Casimir se tient au fond.*)

C A R O L I N E.

La fille de mademoiselle de Waldenbourg vous vit au couvent qu'habitait Louise, votre aimable sœur. Vos visites devinrent plus fréquentes, vous écrivîtes, vous parlâtes de votre amour, Caroline le crut sincère. Je ne sais si elle le partagea, mais Louise lui devint plus chère, et chaque fois que vous veniez au parloir elle goûtait un plaisir secret en accompagnant Louise ; il fallut quitter le couvent, il est d'usage de joindre quelques cadeaux à ses adieux, et la fille du Baron, de retour chez son père, fut très-étonnée de trouver parmi les cadeaux de Louise, le portrait de M. Lindorf que n'avait pas demandé Caroline. Vous aviez promis de vous faire présenter à M. le Baron. Renvoyer le portrait eût été malhonnête, et ce matin, mademoiselle de Waldenbourg le saisit dans les mains de sa nièce qui, se croyant seule, admirait en rêvant, le talent du peintre.

L I N D O R F.

Adorable Caroline !

C A R O L I N E.

Mademoiselle de Waldenbourg attendait ce matin la copie du portrait du duc de Rhéinau, on venait de l'apporter, et ne sachant que répondre aux questions de sa tante, Caroline l'a laissée dans l'opinion qu'elle avait le portrait du Duc.

L I N D O R F.

Delà son étonnement en voyant le modèle ; mais combien je vous remercie d'avoir daigné vous occuper de moi ! Heureux portrait !

C A R O L I N E.

Lindorf, songeons au moyen de tout découvrir à mes parens.

L I N D O R F.

Sans doute, je ne veux pas me prêter à une pareille imposture... Casimir...!

C A S I M I R.

Monsieur!

L I N D O R F.

Viens nous aider de tes conseils, comment persuaderons-nous à M. le Baron et à sa sœur que je ne suis point le Duc?

C A S I M I R.

Parbleu, monsieur, je vous en défie. Ils le croient avec une intrépidité!...

L I N D O R F.

Ils me sauront bon gré de les tirer d'erreur.

C A S I M I R.

Faux calcul, prouver aux gens qu'ils m'ont mal vu, est la plus insigne maladresse.

L I N D O R F.

Dois-je souffrir qu'ils soient dupes d'un quiproquo?

C A S I M I R.

Notre conscience ne nous reproche rien.

L I N D O R F.

Mais enfin que gagnerai-je à jouer ce rôle?

C A S I M I R.

La chose la plus précieuse, du tems, vous chassez avec M. le Baron, vous admirez les médailles de mademoiselle de Waldenbourg, vous devenez le favori des deux; comme il faut que tout se découvre, le hazard un beau jour leur apprend qui vous êtes, ils vous pardonnent, après avoir eu le tems de vous aimer, l'erreur dont ils vous sauraient mauvais gré; maintenant, Gontersblum est déjà parti, votre oncle à qui vous avez écrit arrive, demande pour vous la main de mademoiselle, vous épousez... voilà ce que c'est que de gagner du tems.

C A R O L I N E.

Monsieur Casimir a de l'éloquence.

L I N D O R F.

Je crois qu'il a raison. Comment, ma chère Caroline, avoueriez-vous que vous aviez mon portrait?

C A S I M I R.

Et mademoiselle de Waldenbourg, qui vous porte en médaillon, elle ferait un beau train si elle savait que c'est à M. Lindorf qu'elle a fait un honneur aussi grand!

L I N D O R F.

Allons , je vois qu'il faut laisser durer une méprise , dont le hazard est l'auteur , et que j'aurais été incapable de faire naître. J'entends M. le Baron , combien , dans quelques jours , je lui demanderai pardon de son erreur , et du rôle que je vais jouer !...

S C E N E V I I.

LE BARON, Mademoiselle de WALDENBOURG,
GONTERSBLUM, LINDORF, CAROLINE,
CASIMIR.

L E B A R O N.

Je suis charmé qu'il s'entretienne avec ma fille.

Mlle. de WALDENBOURG.

Monseigneur , nous venons prendre vos ordres , vous prier de regarder notre château comme l'un des vôtres et d'y commander en maître.

L I N D O R F.

L'attachement de votre maison , pour la famille régnante , m'est connu depuis long-tems , et je suis très-sensible aux nouvelles preuves que vous m'en donnez : mais avec une famille aussi ancienne que la vôtre , je puis oublier un moment l'étiquette , M. le Baron , et vous mademoiselle , traitez-moi sans façon , je vous en prie... de la bonne et franche amitié , tenez , je serai bien plus à mon aise , si vous ne voulez voir en moi que Lindorf.

Mlle de WALDENBOURG.

Nous savons trop ce que nous devons à votre altesse. (*bas à Caroline.*) Le Duc est fort aimable.

C A R O L I N E.

N'est-il pas vrai , ma tante ?

L E B A R O N.

Monseigneur daignait tout-à-l'heure causer avec ma fille.

L I N D O R F.

La conversation de mademoiselle a mille charmes pour moi , nous nous entendions à merveille.

L E B A R O N , *d part.*

Fort bien.

G O N T E R S B L U M , *a part.*

Je crois qu'il en est amoureux. Un moment ! tout duc qu'il est... (*haut.*) Monseigneur , a-t-il fixé le moment de l'entretien que j'ai eu l'honneur de lui demander ?

L I N D O R F.

Puisque M. le Baron me reçoit si bien chez lui, je compte y rester quelques jours, et nous nous reverrons.

S C È N E V I I I.

L E S P R É C É D E N S , F R A N T Z.

F R A N T Z

M. le Baron, je viens de voir la voiture de M. Dienstman.

L I N D O R F.

Mon oncle !

C A S I M I R , *à part.*

Tout est perdu.

L E B A R O N.

Je serai ravi de le voir.

F R A N T Z.

Il était au bout de l'avenue, il sera ici dans quelques minutes.

S C È N E I X.

L E S P R É C É D E N S , e x c e p t é F R A N T Z.

L E B A R O N.

Ce cher Dienstman, il arrive bien tard.

L I N D O R F , *bas à Casimir.*

Il me reconnaîtra ; comment faire ?

C A S I M I R , *bas à Lindorf.*

Je m'en charge, éloignez-vous.

L E B A R O N.

Monseigneur, je vous demanderai la permission de vous le présenter.

L I N D O R F.

M. le Baron, j'ai de fortes raisons pour ne pas rester maintenant auprès de vous. (*Il sort.*)

S C È N E X.

L E S P R É C É D E N S , e x c e p t é L I N D O R F.

C A R O L I N E , *bas à Casimir*

Qu'est-ce que cela veut dire.

C A S I M I R , *bas à Caroline.*

M. Dienstman est notre oncle.

LE BARON.

Pourquoi Monseigneur nous quitte-t-il si brusquement?

CASIMIR.

Ah ! M. le Baron, qu'avez vous fait !

LE BARON.

Expliquez-vous.

CASIMIR.

Vous recevez chez vous M. Dienstman ?

LE BARON.

Il est toujours bien venu.

CASIMIR.

Vous ne savez donc pas qu'il est fort mal avec le Duc, il est disgracié.

LE BARON.

Est-il possible !

CASIMIR.

Voyez, M. le Baron, si vous voulez contraindre mon maître et moi à quitter votre château. (*Il sort.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, excepté CASIMIR.

LE BARON, *suivant Casimir*

Un mot, M. Casimir... (*revenant.*) Ce pauvre Dienstman ! disgracié !

Mlle de WALDENBOURG.

J'ai toujours dit que cet homme-là s'attirerait quelque malheur.

GONTERSBLUM.

Je vois M. le Baron dans la nessesité de le prier de cesser ses visites.

LE BARON.

Moi !

GONTERSBLUM.

Sans doute, chacun pour soi ; le monde est fait ainsi. D'ailleurs les ingrats fourmillent ; le moyen de n'en pas faire, est de n'épouser les intérêts de personne.

Mlle. de WALDENBOURG.

M. de Gontersblum a raison.

GONTERSBLUM.

Je crois l'entendre, M. le Baron, songez à mes conseils.

Mlle de WALDENBOURG.

Caroline, allez veiller à nos préparatifs, envoyez Frantz chez l'artificier. (*Caroline sort.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, DIENSTMAN.

DIENSTMAN, *censé parler d'Frantz.*

Ah ! l'on sera ravi de me voir... Parbleu, je le crois bien. Bonjour cher Baron ; mademoiselle, je vous présente mes hommages ; salut, monsieur, j'arrive un peu tard, n'est-ce pas, mais c'est votre faute ; lorsque l'on quitte la grande route pour venir chez vous, on trouve des chemins détestables... il faut faire réparer cela ; si vous voulez même établir à frais communs une route de traverse de votre château au mien, j'avancerai les fonds.

Mlle. de WALDENBOURG.

Je crois que maintenant cette dépense serait inutile.

DIENSTMAN.

Eh bien, nous la ferons plus tard : mais nous la ferons, car je veux vous voir bien plus souvent.

LE BARON.

Certainement, mon ami. (*Un regard de sa sœur l'avertit.*) Comme vous voudrez.

DIENSTMAN.

Ah ! ça, cher Baron, nous chasserons après dîner, il fait jour jusqu'à huit heures, et le tems est superbe, je veux vous faire présent d'un chien, bête magnifique, vous n'en avez pas un pareil dans votre meute.

LE BARON.

En vérité!

DIENSTMAN.

Choupille (*).

LE BARON.

C'est charmant... Touchez-là. (*encore un regard de sa sœur.*) Monsieur, je vous remercie.

DIENSTMAN.

A propos, savez-vous la nouvelle ? le jeune Duc est arrivé.

Mlle. de WALDENBOURG.

Nous le savons, monsieur.

DIENSTMAN.

On m'a dit qu'il avait déjà parlé de moi. Je jouirai près de lui du crédit que j'avais à la cour de son oncle.

GONTERSBUM, *à part.*

Le pauvre homme!

(*) Chien pour la chasse au tire.

DIENSTMAN.

Il faudra que je lui demande certaine place.

Mlle. de WALDENBOURG.

Je ne vous le conseille pas.

DIENSTMAN.

Vous avez raison, dans les premiers momens il sera accablé de demandeurs et de demandes... Cependant, je ne veux pas arriver lorsqu'il n'y aura plus rien à donner.

GONTERSBLUM.

Je crois, monsieur, que vous n'obtiendrez rien.

DIENSTMAN.

Pourquoi donc, s'il vous plait?... J'ai des titres que je puis faire valoir... Au reste, cela m'est égal, je n'ai pas d'ambition... c'est pour mon neveu que je le désire... Cher Baron, vous savez que j'ai un neveu.

LE BARON.

Vous m'en avez parlé quelquefois, mais je ne l'ai jamais vu.

DIENSTMAN.

Je le crois bien, moi, son oncle, il y a six mois qu'il ne m'a rendu visite. Je l'aime au fond; c'est bien le meilleur mauvais sujet... Il me ressemble un peu; comme je suis chagrin de ne le voir que rarement, je songe à l'établir. Cher Baron, vous ne devineriez pas l'alliance que je projette. Eh! bien, je vous demande, pour mon neveu, la main de Caroline.

Mlle. de WALDENBOURG, LE BARON, GONTERSBLUM.

Caroline!

GONTERSBLUM.

Monsieur, cela n'est pas possible.

Mlle. de WALDENBOURG.

Nous l'avons promise.

GONTERSBLUM.

A moi, monsieur, à moi.

DIENSTMAN.

Eh! bien, j'en suis fâché.

GONTERSBLUM.

Bien obligé.

Mlle. de WALDENBOURG.

Pardon si je vous quitte, nous avons aujourd'hui des occupations très-intéressantes, et j'ai quelques ordres à donner.

DIENSTMAN.

Que je ne vous gêne pas.

(Mademoiselle de Waldenbourg sort.)

GONTERSBLUM.

Oui, monsieur, c'est moi qui épouse Caroline, il fallait la venir demander un peu plutôt. (il sort.)

DIENSTMAN.

C'est différent.

LE BARON, *embarrassé de se voir seul, il hésite sur la manière dont il sortira.*

Vous êtes venu, je crois, nous demander à dîner ?

DIENSTMAN.

Mon cher Baron, c'est vous qui m'y avez engagé.

LE BARON.

C'est que... Ma sœur m'appelle, je crois, il faut que j'aille... sans adieu, je reviendrai. (*à part en sortant.*) Ce pauvre Dienstman, je n'oserai jamais le lui dire !

SCENE XIII.

DIENSTMAN, *seul.*

Que veut dire cet accueil ? sont-ils devenus fous dans cette maison... Il leur est sans doute arrivé quelque malheur qui les affecte au point de déranger leur tête... Mais pourquoi ne pas me le confier... ne me connaissent-ils donc pas... J'aurais peut-être pu y remédier... Ce sont de bonnes gens que j'aime de tout mon cœur... Le Baron sur-tout... Et cet original qui doit épouser Caroline... où diable ont-ils été cherché cet homme-là ; j'en suis fâché pour Lindorf... ce mariage m'eut fait plaisir. Ah ! bah, mon étourdi n'en aurait peut-être pas voulu, il a peut-être quelqu'amourette en tête... Quel évènement peut être arrivé à toute cette famille... cela m'inquiète.

SCENE XIV.

DIENSTMAN, CASIMIR.

CASIMIR, *à part.*Il pourrait rencontrer mon maître... Tâchons de le faire partir. (*haut.*) Monsieur, je suis votre serviteur.

DIENSTMAN.

Bonjour, monsieur ; seriez vous de la maison ?

CASIMIR.

Nous n'y sommes pas mal.

DIENSTMAN.

Je ne vous y ai jamais vu.

CASIMIR.

Ni moi, je n'ai pas eu l'avantage de vous voir.

DIENSTMAN.

Pourriez-vous me dire s'il n'est pas survenu d'accident au Baron ?

C A S I M I R.

A M. le Baron!

D I E N S T M A N.

Il paraît embarrassé, distrait, il m'a même traité avec froideur, moi qui chasse avec lui... tout cela n'est pas naturel...

C A S I M I R.

Comment, on ne vous en a pas dit la cause?

D I E N S T M A N.

Non, parbleu ! Quelle est donc la disgrâce de M. de Waldembourg?

C A S I M I R.

Ce n'est pas la sienne.

D I E N S T M A N.

Expliquez-vous.

C A S I M I R.

Vous savez bien qu'il s'agit de la vôtre.

D I E N S T M A N.

De ma disgrâce !..

C A S I M I R.

Eh ! quoi, vous l'ignoriez ?

D I E N S T M A N.

Quel conte me faites-vous là ?

C A S I M I R.

M. Dienstman, je suis fâché de vous apprendre une mauvaise nouvelle... mais je vous conseille de ne pas vous présenter devant le duc de Rheinau.

D I E N S T M A N.

Pourquoi ?

C A S I M I R.

Des flatteurs, des méchants, des ennemis peut-être vous ont perdu auprès de lui.

D I E N S T M A N.

Auprès de lui.

C A S I M I R.

« J'ai de fortes raisons pour ne pas me trouver avec M. Dienstman. » Voilà mot à mot ce que je lui ai entendu dire ce matin.

D I E N S T M A N.

Ah ! ça, vous moquez-vous de moi ?

C A S I M I R.

Pouvez-vous le croire ?

D I E N S T M A N.

Vous avez entendu dire cela au Duc ?

C A S I M I R.

Ce matin même, je suis très-bien avec lui ; il ne sort ja-

mais sans moi , et m'honore de ses confidences. J'avais l'honneur de vous connaître de réputation , et je vous avoue que ce mot cruel m'a fait une peine extrême.

D I E N S T M A N .

Quelle étrange aventure ! Je n'ai jamais rien fait...

C A S I M I R .

Ah ! monsieur , un mot mal interprété qui vole de bouche en bouche et se dénature dans la route , un geste , un regard... il faut si peu de chose !

D I E N S T M A N .

Vous , monsieur , sauriez-vous par hasard...

C A S I M I R .

Je vous assure que vous le savez mieux que moi.

D I E N S T M A N .

Le diable m'emporte si je le sais , j'ai beau chercher...

C A S I M I R .

Repassez toutes vos actions , rappelez-vous toutes vos paroles.

D I E N S T M A N .

Serait-ce... Oh ! non , quelle apparence !

C A S I M I R .

Faites-moi l'honneur de me confier...

D I E N S T M A N .

J'étais un jour avec le Duc , l'oncle de celui-ci , lorsqu'il reçut de son neveu la description de Naples , le Duc , sachant que j'avais été plusieurs fois dans cette ville , me demanda mon avis. Le neveu avait voyagé comme un jeune seigneur ; c'est-à-dire qu'il avait payé des chevaux de poste et fait la cour à toutes les femmes... Je me suis reconnu là , j'en avais fait autant à mon premier voyage. Au lieu de la description des monumens , il faisait celle de ses bonnes fortunes , au lieu des curiosités du pays , il nommait des beautés que , par parenthèse , j'avais connues. Ma foi , j'avoue que je me suis un peu égayé sur le genre d'observation du voyageur.

C A S I M I R .

Eh bien , monsieur , voilà la cause , je n'osais pas vous le dire.

D I E N S T M A N .

Le Duc l'aura écrit à son neveu.

C A S I M I R .

J'ai vu la lettre.

D I E N S T M A N .

Il faut être bien susceptible pour se formaliser... Oh ! je m'expliquerai avec lui... je lui ferai entendre raison , voilà donc la cause des froideurs que j'ai reçues dans cette maison. Allons , il faut que j'aie un peu quereller le Baron , le faire

rougir... Non, il me vient une idée... je vais trouver le Duc, je lui fais des reproches... des excuses.

CASIMIR.

Fort bien imaginé.

DIENSTMAN.

Je me remets en grâce auprès de lui, et je reviens demain ou après demain apprendre aux gens de cette maison que l'on a du caractère, et que l'on sait recouvrer son crédit.

CASIMIR.

A merveille... J'allais vous le conseiller.

DIENSTMAN.

On n'a pas encore dételé mes chevaux... Je pars, je n'arriverai qu'à la nuit, peu m'importe; je n'en aurai pas le démenti. (*il fait quelque pas et revient.*) Monsieur, je vous fais mes remerciemens, nous nous reverrons.

CASIMIR.

Cela peut-être.

DIENSTMAN.

Je veux parler de vous au Duc; votre nom, s'il vous plaît?

CASIMIR.

Mon nom! M. de Casimirmann.

DIENSTMAN.

Ah! M. le Baron, vous faites la mine aux gens disgraciés... Eh bien, nous verrons... Sans adieu, M. de Casimirmann. (*il sort.*)

SCENE XV.

LINDORF, CASIMIR.

LINDORF, *entrant avec précaution.*

Eh bien, Casimir?

CASIMIR.

J'ai persuadé à tout le monde que M. Dientsman était mal avec le Duc... Je lui ai annoncé, à lui-même, sa disgrâce, et il va faire une scène à Monseigneur.

LINDORF.

Il ne croit donc pas que le Duc soit ici?

CASIMIR.

Quelque sot le lui aurait appris, il part furieux, comme il pourrait lui prendre fantaisie de revenir sur ses pas, je vais l'accompagner jusqu'à sa voiture, et ne le quitterai qu'au premier coup de fouet. (*il sort.*)

SCENE XVI.

LINDORF, *seul.*

Non, Casimir, j'aime mieux tout découvrir... Il ne m'entend plus ; ce pauvre cher oncle... combien j'ai de torts envers lui ! Mais Caroline serait exposée à la colère du Baron si l'on savait la vérité ; allons, il me faut encore jouer le rôle que malgré moi l'on m'assigne... Recevons avec dignité les honneurs qu'on me prépare, la fête que l'on veut me donner, car il y aura ce soir une fête dont je serai le héros.

SCENE XVII.

LINDORF, LE BARON, Mlle. de WALDENBOURG,
GONTERSBLUM, *arrivant l'un après l'autre.*

LE BARON.

Ah ! Monseigneur, nous vous cherchons partout.

Mlle. de WALDENBOURG.

Où est Monseigneur ; ah ! le voici : nous craignons que vous n'eussiez quitté notre château.

GONTERSBLUM.

Je viens de rencontrer M. Dienstman qui partait, il n'avait pas'a ir content.

LE BARON.

Ce pauvre Dienstman !

Mlle. de WALDENBOURG.

Que dites-vous donc, mon frère ? Si Monseigneur ne veut pas le voir, nous devons croire qu'il a des raisons.

LINDORF.

Oui, mademoiselle, j'ai des raisons.

LE BARON.

Monseigneur ne lui pardonnera-t-il jamais ?

LINDORF.

Rassurez-vous, M. le Baron, je n'ai pas de rancune, c'est l'affaire de quelques jours.

Mlle. de WALDENBOURG.

Mon frère, il faut convenir que vous êtes bien indiscret.

GONTERSBLUM.

Moi, je suis dispensé de m'intéresser, à M. Dienstman, un homme qui venait demander la main de Caroline.

LINDORF.

Il venait, dites-vous...

LE BARON.

Pour son neveu.

L I N D O R F.

Pour son neveu !

Mlle. de WALDENBOURG.

Oui , Monseigneur : un homme disgracié qui veut faire sa nièce de votre Caroline !

L I N D O R F.

Bon Dienstman !

G O N T E R S B L U M.

Que dites-vous donc, Monseigneur ?

L I N D O R F.

Rien , rien , c'est que je me rappelais plusieurs beaux traits de M. Dienstman. Il a toujours tendrement aimé son neveu , et lui a pardonné bien des étourderies.

G O N T E R S B L U M.

Oui , il paraît que ce neveu a toujours été un assez mauvais sujet.

L E B A R O N , *d mi-voix.*

Monseigneur, c'est trop nous occuper de lui , vous croyez bien que j'é l'ai refusé pour gendre... M. Casimir m'a dit certains mots , j'en ai déjà fait confidence à ma sœur, je vous demanderai la permission de me placer à table à côté de vous, et nous en causerons ; mais je vous parlerai encore de ce pauvre Dienstman.

S C E N E X V I I I.

L E S P R É C É D E N S , C A S I M I R.

C A S I M I R.

Monseigneur , M. Dienstman est parti, je vous ai évité l'embarras de le voir.

L I N D O R F , *bas à Casimir.*

Tu as fait un beau chef-d'œuvre.

C A S I M I R , *d part.*

D'où lui vient cette humeur.

S C E N E X I X.

L E S P R É C É D E N S , F R A N T Z.

F R A N T Z.

Mademoiselle , le dîner est servi.

Mlle. de WALDENBOURG.

Monseigneur voudra bien nous excuser, de ne pas le traiter d'une manière digne de lui... Si nous eussions hier deviné l'incognito d'aujourd'hui...

L I N D O R F.

Ce matin encore , je l'ignorais moi-même.

L E B A R O N.

Mais au moins, Monseigneur sera content de notre zèle et de notre empressement à lui être agréable.

L I N D O R F.

Que dites-vous , M. le Baron : je ne m'attendais pas à être traité de la sorte.

(Il donne la main à Caroline , le Baron se range pour le laisser passer , le Baron , près de la porte fait à Casimir des politesses et le fait passer devant lui.)

Fin du second Acte.

A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

G O N T E R S B L U M , *il entre furieux.*

J'ÉTOUFFE... Le Duc veut épouser Caroline. Un fragment de conversation que je viens d'entendre entre le Baron et le souverain , ne me permet pas le plus léger doute ; Monseigneur l'emportera sur le chevalier de Gontersblum , quoique celui-ci ait l'aveu de la famille , le cœur de la demoiselle et la certitude de n'être pas sans mérite... C'est fort désagréable , ce Duc avait bien affaire de venir ici incognito... Mais ce n'est pas décidé , il faut que je lui parle avec fermeté , et nous verrons... Le voici.

S C E N E I I .

G O N T E R S B L U M , L I N D O R F .

L I N D O R F .

Eh bien , M. le Chevalier , nous sommes donc brouillés ?

G O N T E R S B L U M .

Nous , Monseigneur !

L I N D O R F .

Oui , je suis venu déranger certaines idées de mariage...

G O N T E R S B L U M .

Point du tout , Monseigneur.

L I N D O R F .

Si fait , si fait , j'ai des torts envers vous , je vous enlève Caroline.

G O N T E R S B L U M .

Monseigneur est bien le maître...

L I N D O R F .

Au moment où vous vous flattiez de conclure....

G O N T E R S B L U M .

N'êtes-vous pas le Duc de Rheinau !

L I N D O R F .

Du moins chacun le croit ainsi... Au reste , je puis vous dédommager de ce petit accident.

G O N T E R S B L U M .

Si votre altesse voulait me permettre de lui consacrer mes talens...

L I N D O R F.

Pourquoi pas... L'on m'a parlé de votre goût, de votre voyage en France, et je me rappelle que vous m'avez proposé des établissemens.

G O N T E R S B L U M.

Ah ! Monseigneur, si vous me croyez, vous ferez de vos Etats Paris en mignature, mais je voudrais vous dire...

L I N D O R F.

A propos ; savez-vous où est M. le Baron ? je veux m'entretenir avec lui.

G O N T E R S B L U M.

Voulez-vous que j'aïlle le chercher ?

L I N D O R F.

Non, je le rencontrerai. (*d part.*) Allons écrire à mon oncle, et me justifier auprès de lui. (*haut.*) Sans adieu, Chevalier... Vous ne m'en voulez pas ?

G O N T E R S B L U M.

Au contraire, Monseigneur.

L I N D O R F.

Je serais désolé... Je vous estime singulièrement. (*il sort.*)

S C E N E I I I.

G O U T E R S B L U M, *seul.*

J'enrage de n'avoir pas osé lui dire ma façon de penser.... Ah ! si ce n'était pas un Duc... Mais j'ai encore une ressource. Caroline m'aime, et l'amour lui inspire le courage de résister...

S C E N E I V.

D I E N S T M A N, G O N T E R S B L U M.

D I E N S T M A N.

Comment, comment, personne dans la maison.

G O N T E R S B L U M.

M. Dienstman !

D I E N S T M A N.

Eh bien, monsieur, me voilà revenu, est-il bien vrai que le duc soit ici ?

G O N T E R S B L U M.

Vous ne le saviez pas ?

D I E N S T M A N.

Non, parbleu... j'allais chez lui, lorsque j'ai rencontré à deux lieues d'ici Frantz qui amenait un artificier, il m'a tout

appris , je reviens parler au Duc , et me venger de mes ennemis ; car il y a quelque chose là dessous.

G O N T E R S B L U M .

Vous avez raison , les gens de mérite sont toujours contrariés par les événemens.

D I E N S T M A N .

Et persécutés par les hommes ; dites-moi ce que c'est qu'un certain Casimirmann qui se dit le favori de Monseigneur, qui m'a instruit de ma disgrâce et m'a conseillé d'aller chez le Duc.

G O N T E R S B L U M .

Il y a ici , M. Casimir qui possède la confiance de son Altesse.

D I E N S T M A N .

C'est peut-être le même , il est payé par quelqu'un pour m'empêcher de m'expliquer avec Monseigneur ; oh , les misérables ! je soupçonne certain conseiller aulique de m'avoir fait jouer ce tour ; mais savez-vous ce que vient faire ici ce Duc.

G O N T E R S B L U M .

Désunir deux cœurs destinés l'un à l'autre... épouser Caroline.

D I E N S T M A N .

Epouser Caroline... le Duc !

G O N T E R S B L U M .

Il en est amoureux.

D I E N S T M A N .

Pas possible.

G O N T E R S B L U M .

Il vient de me le dire lui-même.

D I E N S T M A N .

Allons , cet homme-là ne fera que des sottises.

G O N T E R S B L U M .

Comment, monsieur ?

D I E N S T M A N .

Est-ce que l'usage et la politique lui permettent de se marier par inclination ?

G O N T E R S B L U M .

La famille de Waldenbourg est très-ancienne.

D I E N S T M A N .

Remonta-t-elle au déluge , ce mariage serait inconvenant , et tout disgracié que je suis , je compte en dire un mot à Monseigneur.

G O N T E R S B L U M .

Vous , monsieur !

D I E N S T M A N .

Corblen ! je ne suis pas timide.

Et si vous le faisiez changer d'avis ; je pourrais épouser Caroline.

D I E N S T M A N .

Vous ou un autre , cela m'est égal.

G O N T E R S B L U M .

Ah ! M. Dienstman... parlez pour moi , puisque vous en avez le courage... Je suis aimé , monsieur , je me suis arrangé pour ce mariage... Rendez-moi service , et comptez sur l'estime du chevalier de Gontersblum... Je vais faire part à Caroline de vos bonnes intentions. (il sort.)

S C E N E V .

D I E N S T M A N .

Je veux devenir Electeur de Bavière , si je comprends les évènements d'aujourd'hui , le Duc au château de Waldenbourg voulant épouser Caroline... Ce Casimirmann m'apprenant ma disgrâce et me faisant partir... je m'y perds... Mais , morbleu , je veux brusquer une entrevue... Non , faisons-nous violence , et puisque nous avons des ennemis , le parti le plus sage est d'employer la feinte , et d'attendre le moment favorable. Ce qu'il y a de certain , c'est que je ne sortirai pas d'ici sans avoir vu le Duc... Ah ! voici , M. le Baron et le Casimirmann.

S C E N E V I .

LE BARON , CASIMIR , DIENSTMAN.

CASIMIR , *au Baron en entrant.*

Oui , M. le Baron , mon maître est décidé à ce mariage.

LE BARON .

J'ai peine à le croire.

CASIMIR .

Que vois-je ! M. Dienstman !

LE BARON .

Eh ! mon dieu , je vous croyais parti.

DIENSTMAN .

Je me suis ravisé dès que j'ai su que le Duc était ici.

CASIMIR , *bas à Dienstman.*

Quelle imprudence ! il est furieux contre vous.

LE BARON .

Ma foi , vous avez bien fait de revenir ; le Duc est radouci.

CASIMIR , *de même.*

N'en croyez rien ; je suis mieux instruit.

LE BARON.

A table, il m'a dit du bien de vous.

CASIMIR, *de même.*

Il vient de m'en dire du mal.

LE BARON.

Il est si doux !

CASIMIR, *de même.*

Il est entêté comme un savant.

LE BARON.

La cause de la disgrâce doit être légère.

CASIMIR, *haut.*

La description de Naples.

LE BARON.

Ainsi, restez avec nous.

CASIMIR, *bas.*

Fuyez sa colère.

DIENSTMAN.

Morbleu... (*à part.*) Dienstman, modère-toi.

CASIMIR.

J'entends mademoiselle de Waldenbourg, elle va nous mettre d'accord.

DIENSTMAN, *à part.*

Ils vont me renvoyer.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mademoiselle de WALDENBOURG.

Mlle. de WALDENBOURG.

Ah! vous voilà, mon frère... où êtes-vous donc ? l'artificier voulait vous parler, les musiciens demandent la clef de la cave, tous vos vaisseaux sont arrivés... Vous me laissez tout l'embarras... Ah! si je n'avais pas la tête organisée d'une certaine manière... Quoi! vous ici, M. Dienstman.

DIENSTMAN.

Moi-même, Mademoiselle.

Mlle. de WALDENBOURG.

Vous ne savez donc pas que le Duc ne veut pas vous voir?

CASIMIR.

C'est ce que je disais à monsieur.

LE BARON.

Moi, je lui conseillais de rester.

DIENSTMAN, *à Mademoiselle de Waldenbourg.*

Je voudrais savoir votre sentiment.

Mlle. de WALDENBOURG.

Monsieur a raison, c'est évident.

CASIMIR.

Laissez-nous le tems de calmer Monseigneur.

Mlle. de WALDENBOURG.

On ne doit jamais brusquer les choses.

CASIMIR.

Je me charge de vous réconcilier.

LEBARON.

Je parlerai pour vous.

DIENSTMAN.

(*A part.*) J'enrage. (*haut.*) Que de bontés ! et vous, M.
le Baron ?

LEBARON.

Nous parlerons pour vous.

DIENSTMAN.

Ainsi vous me conseillez de partir.

CASIMIR.

Et le plutôt possible.

DIENSTMAN.

(*A part.*) Morbleu ! les bonnes gens. (*haut.*) Je vais suivre vos conseils... Je me recommande bien à vous, Baron, parlez pour moi. Je connais votre fermeté ; servez-moi avec chaleur, je pars. (*A part.*) Ou plutôt parcourons, si je puis sans être vu, tout le château, et tâchons de rencontrer Monseigneur. (*haut.*) Adieu, mes bons, mes vrais amis. (*il sort.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté Dienstman.

Mlle. de WALDENBOURG.

Cet homme là est d'un entêtement !

CASIMIR.

Il était capable de faire une scène au Duc.

LEBARON.

Où est-il donc, Monseigneur ?

Mlle. de WALDENBOURG.

Dans mon cabinet, il écrit.

LEBARON.

Sans doute quelque grand projet.

Mlle. de WALDENBOURG.

J'ai eu la discrétion de ne pas le lui demander.

LEBARON.

Asseyons - nous et fixons la dot que nous offrirons à son
altesse.

Mlle. de WALDENBOURG, *tirant un papier de sa poche.*

Tout est fixé, mon frère ; j'ai tout prévu, le notaire de

Monseigneur va venir, voici le projet de contrat : dix-sept articles, les trois-quarts de notre fortune; mais votre fille sera Duchesse.

LE BARON.

Croyez-vous nécessaire de me communiquer...

Mlle. de WALDENBOURG.

Les articles principaux, il n'y a pas de mal.

CASIMIR.

Je me retire.

Mlle. de WALDENBOURG.

Non, M. Casimir, je ne serai pas fâché que vous me donniez votre avis; écoutez, M. le Baron. « Item, dix mille » florins, pour les dépenses, cadeaux et autres frais indispensables quand on épouse un Duc. » Qu'en dites-vous, M. Casimir ?

CASIMIR.

C'est faire les choses grandement.

Mlle. de WALDENBOURG.

Vous devinez que cet article vous regarde.

CASIMIR.

Je suis dans les frais indispensables... Mademoiselle, cela vous fera honneur dans l'esprit de mon maître.

Mlle. de WALDENBOURG.

« Item, mademoiselle Aldegonde de Waldenbourg, tante de l'accordée, fait présent à sa nièce des vingt plus belles » médailles de son cabinet. Nous donnons à Caroline, le château de Waldenbourg et ses dépendances. »

LE BARON.

Mais, ma sœur, où logerons nous ?

Mlle. de WALDENBOURG.

Chez votre fille la Duchesse, Baron. « Item, notre château de Wilberg situé en Westphalie.

LE BARON.

Mais, ma sœur, que nous restera-t-il ?

Mlle. de WALDENBOURG.

Votre fille sera Duchesse, Baron. « Item, M. le Baron, » présumant que le Duc aime la chasse, fait présent à son altesse de sa meute, de ses plus belles armes, etc.

LE BARON.

Je n'y consentirai jamais.

Mlle. de WALDENBOURG.

Je donne bien mes médailles.

LE BARON.

Comment voulez-vous que je chasse ?

Mlle. de WALDENBOURG.

Monseigneur vous prêterait votre meute.

LE BARON.

Mais, ma sœur...

Mlle. de WALDENBOURG.

Votre fille sera Duchesse, M. le Baron.

LE BARON, à part.

J'enrage.

Mlle. de WALDENBOURG, *présentant au Baron le contrat et une plume.*

Allons, mon frère, signez cela.

LE BARON.

Il me semble que nous avons le tems...

Mlle. de WALDENBOURG.

Mettez, *approuvé l'écriture.*

LE BARON.

Mais je n'approuve pas le projet.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LINDORF.

LINDORF.

Je suis peut-être indiscret.

Mlle. de WALDENBOURG.

Pouvez-vous l'être, Monseigneur, vous arrivez fort à propos, M. le Baron s'empressait de signer des dispositions qui, j'espère, vous seront agréables.

LINDORF.

Vous êtes trop bonne.

Mlle. de WALDENBOURG, *bas au Baron.*

Allons, signez donc.

LE BARON, *signant.*

Monseigneur, je signe.

LINDORF, *bas à Casimir en lui remettant une lettre:*

Monte à cheval et porte sur-le-champ cette lettre à mon oncle.

CASIMIR, *bas à Lindorf.*

Il sort d'ici.

LINDORF, *de même.*

Et tu ne m'as pas averti!

CASIMIR, *de même.*

Cela n'entraîne pas dans notre plan.

LINDORF, *de même.*

Ne perds pas un moment.

CASIMIR, *de même.*

Mais, monsieur!...

Portrait du Duc.

G

L I N D O R F , *de même.*

Je le veux.

C A S I M I R , *d part en s'en allant.*

Je ne le trouverai pas.

S C E N E X.

L E S P R É C É D E N S , *excepté Casimir.*

Mlle. de W A L D E N B O U R G , *présentant un papier à Lindorf.*

Monseigneur , daignez jeter les yeux sur ce projet de contrat.

L E B A R O N .

Nous vous offrons toute notre fortune.

L I N D O R F .

Ah ! M. le Baron , vous me donnez Caroline , après ce trésor , tout le reste est de peu de valeur , reprenez tous vos dons.

Mlle. de W A L D E N B O U R G .

Monseigneur , il faut bien vous dedommager des belles alliances que vous rejettez pour nous.

L I N D O R F .

Non , je vous jure que je n'ai jamais désiré que la vôtre.

L E B A R O N .

Vous êtes bien honnête , mais nous ne pouvons faire moins pour vous.

L I N D O R F .

Je vois bien que vous ne me connaissez pas.

Mlle. de W A L D E N B O U R G .

Rardonnez-moi , monseigneur.

L I N D O R F .

Et le chevalier de Gontersblum ?

Mlle. de W A L D E N B O U R G .

Je lui ai parlé , et tout de suite j'ai envoyé chercher votre notaire.

L I N D O R F .

Quelle précipitation !

Mlle. de W A L D E N B O U R G .

Nous sommes trop glorieux de cette alliance pour n'en pas presser le moment.

L I N D O R F .

Dites plutôt que c'est par bienveillance pour moi et que vous auriez le même empressement , si le sort m'avait fait naître obscur.

L E B A R O N .

Monseigneur...

Mlle. de WALDENBOURG.
Certainement, monseigneur.

LINDORF, *à part*
J'ai envie de les prendre au mot.

Mlle. de WALDENBOURG.
Je vais faire avertir Caroline... La voici justement.

S C E N E X I.

LES PRÉCÉDENS, GONTERSBLUM, CAROLINE.

GONTERSBLUM, *à Caroline en entrant.*

C'est fort bien, mademoiselle... vous obéissez à vos parens en m'acceptant pour époux.

CAROLINE.
Oui, monsieur.

GONTERSBLUM.
Et vous ferez de même pour vous marier au Duc?

CAROLINE.
Monsieur, je suis très-obéissante.

GONTERSBLUM.
Je vous entends, mademoiselle, si jeune et de l'ambition!
(*à part.*) La petite me sacrifie... Dienstman n'a rien dit, faisons-nous un mérite de ce que je ne peux pas empêcher.
(*haut.*) Monseigneur, j'ai appris que vous daigniez être mon rival. Le respect m'ordonne de vous céder mes droits à la main de mademoiselle.

LINDORF, *avec dignité.*
M. de Gontersblum, nous sommes très-sensibles à cette déférence.

CAROLINE.
Ma tante, il y a dans votre cabinet un monsieur qui vient d'arriver.

Mlle. de WALDENBOURG.
C'est votre notaire, Monseigneur.

LINDORF.
Mon notaire!

Mlle. de WALDENBOURG.
Vous voyez que nous n'avons pas perdu de tems, nous sommes à vos ordres.

LINDORF.
Quel embarras ! (*haut*) Si nous remettons à demain.

LE BARON.
Comment, à demain...

LINDORF.
Oui : j'ai des raisons de différer la signature.

Mlle. de WALDENBOURG.

De grâce , Monseigneur !

LE BARON.

Daignez , Monseigneur...

GONTERSBLUM.

(*A part.*) Faisons comme les autres. (*haut.*) Mais , Monseigneur.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS , DIENSTMAN.

DIENSTMAN.

Je crois pourtant qu'il est ici.

LINDORF, *d part.*

Mon oncle ! (*il se détourne.*)

Mlle. de WALDENBOURG.

M. Dienstman !

GONTERSBLUM, *d part.*

S'il pouvait rompre le mariage.

DIENSTMAN.

C'est encore moi , Baron. Voilà sans doute Monseigneur et je vais vous éviter la peine de plaider ma cause. (*d Lindorf.*) Monseigneur , on m'assure que j'ai eu le malheur de vous déplaire , et que vous avez dit que de fortes raisons vous empêchaient de vous trouver avec moi ; j'ai des torts sans doute puisque son altesse m'accuse , cependant daignez m'apprendre... Eh quoi... vous détournez la vue... Monseigneur , je vous prie de croire que j'ai toujours eu pour votre altesse le respect... (*s'avançant et appercevant Lindorf.*) Que vois-je ! (*bas.*) Comment , coquin , c'est toi !

LINDORF, *bas.*

Oui , mon oncle , avez-vous lu ma lettre ?

DIENSTMAN, *bas.*

Je n'ai point vu de lettre.

LINDORF, *de même.*

Je vous y expliquais le rôle que l'on me fait jouer ici.

DIENSTMAN, *de même.*

Par quel hazard ?

LINDORF, *de même.*

Oui , mon oncle... c'est le hazard... un portrait. (*il continue d lui parler bas.*)

Mlle. de WALDENBOURG, *bas aux autres.*

Le Duc n'a pas l'air courroucé.

CAROLINE, *bas.*

Cela ne m'étonne pas , ma tante.

LE BARON, *bas.*

Il a bien fait de lui parler.

DIENSTMAN, *bas à Lindorf.*

La méprise est fort plaisante, et ce Casimirmann est ton valet?

LINDORF, *bas à Dienstman.*

Oui, mon oncle.

DIENSTMAN.

C'est bon, laisse-moi faire. (*haut.*) Monseigneur daigne-t-il me pardonner... Baron, Monseigneur me pardonne.

GONTERSBLOUM, *bas aux autres.*

Comme il lui parle familièrement !

DIENSTMAN.

Monseigneur veut-il me rendre ses bontés... Mademoiselle de Waldenbourg, Monseigneur me rend ses bontés... Ma disgrâce était une chimère, et vous ne courez maintenant aucun risque à m'avouer pour ami..

Mlle de WALDENBOURG.

M. Dienstman, daignez nous excuser..

LE BARON.

C'était le premier mouvement.

Mlle. de WALDENBOURG.

Vous savez que nous vous aimons.

LE BARON.

Allons, mon ami, point de rancune.

DIENSTMAN.

Soit, je suis bon diable, et j'oublierai tout si vous consentez au mariage que je vous ai proposé ce matin pour mon neveu.

LINDORF, *à part.*

Ce cher oncle !

LE BARON.

Comment ! le mariage.

Mlle de WALDENBOURG.

Ignorez-vous que son altesse a daigné choisir Caroline.

DIENSTMAN, *à Lindorf.*

Comment, Monseigneur... vous vouliez... Eh bien... non ; mes amis... Monseigneur n'épouse pas.

Mlle. de WALDENBOURG, *à part.*

Qu'entends-je !

LE BARON, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ?

GONTERSBLOUM.

Un moment, et moi donc, ce n'est qu'au duc de Rhéinard que j'ai cédé la main de mademoiselle, si son altesse y renonce, je rentre dans la plénitude de mes droits.

D I E N S T M A N .

Monsieur, l'on a eu des torts envers moi, et c'est le seul moyen de les réparer; d'ailleurs, consultez mademoiselle.

G O N T E R S B L U M .

Prononcez, mademoiselle.

C A R O L I N E .

Je vous répète, monsieur, que j'obéirai à mes parens.

Mlle de W A L D E N B O U R G .

Mais je ne puis croire que Monseigneur se détermine...

D I E N S T M A N , à Lindorf.

Que votre altesse daigne consentir au bonheur de mon neveu, quoiqu'il ne le mérite guère, je l'aime beaucoup, malgré ses étourderies; Monseigneur, si vous le trouvez bon, lui achetez un régiment et je lui donne la moitié de ma fortune.

L I N D O R F , se jetant au cou de Dienstman.

Ah! mon oncle!

T O U S , excepté Caroline.

Son oncle!

Mlle. de W A L D E N B O U R G .

Quoi! monsieur, vous n'êtes pas...

L I N D O R F .

Le duc de Palatinat; je suis Lindorf, aide-de-camp du général Werner, et neveu du meilleur des oncles.

Mlle. de W A L D E N B O U R G , détachant de son col le portrait de Lindorf.

Qu'entends-je!

L E B A R O N .

C'est singulier.

Mlle. de W A L D E N B O U R G .

Et ce portrait?

C A R O L I N E .

Ma tante...

L I N D O R F .

Ce portrait est le mien.

Mlle de W A L D E N B O U R G , à Caroline

M'expliquerez-vous ce mystère.

C A R O L I N E .

Ma tante, daignez traiter votre nièce avec indulgence, voici la copie du portrait de notre jeune souverain, je n'ai pas osé vous avertir de votre méprise, lorsque vous avez saisi dans mes mains celui de M. Lindorf. Si vous permettez... Lindorf vous expliquera le reste.

D I E N S T M A N .

Je m'en charge, moi, et je vous dirai cela plus tard.

G O N T E R S B L U M .

Ceci prend une fort mauvaise tournure pour moi.

L I N D O R F .

M. le Baron , et vous mademoiselle , daignez consentir à mon bonheur , j'abdique ; mais que de tous les sentimens que vous avez voués au Duc , il vous reste un peu d'amitié pour Lindorf.

Mlle de W A L D E N B O U R G .

Au moins je garderai mes médailles.

L E B A R O N .

Je garderai ma meute.

S C E N E X I X E T D E R N I E R E .

L E S P R É C É D E N S , C A S I M I R .

C A S I M I R , sans voir *Dienstman*.

Monseigneur , M. Dienstman allait un train de diable , et voici la lettre.

D I E N S T M A N , la prenant.

Donnez , M. de Casimirmann.

C A S I M I R .

Ah ! mon dieu !

G O N T E R S B L U M .

M. le Baron , peut me donner des commissions pour Pr
j'y retourne à l'instant.

D I E N S T M A N .

J'espère que vous ne partirez qu'après la fête que
donner en l'honneur de son altesse monseigneur le
Rheinau.

F I N .

Nota. Dienstman se prononce comme *Dinnsm*
tersblum comme *Gonetersblum*.

